

Le Mur des Allemands : un témoin de l'Histoire

70 ans après la Libération, il reste un vestige bien visible de l'occupation dans le Pays Bigouden : « le Mur des Allemands ». D'un point de vue strictement esthétique, cette lon-

gue construction de béton en arrière de la dune de Tréguennec peut-être certes dérangeante, mais l'extraction de milliers de tonnes de galets qui y ont été traités a surtout

durablement fragilisé le littoral comme on a pu le constater lors des dernières tempêtes de l'hiver.



La décision de créer une « usine à galets » à Prat ar C'hastel est prise en 1941. Il s'agit essentiellement de fournir des matériaux pour la construction du mur de l'Atlantique, de bases sous-marines, dont celle de Lorient, et de blockhaus le long de la côte du Sud-Finistère. L'organisation Todt créée pour réaliser les grands travaux du Reich installe un camp à Tréguennec en 1942. Les galets prélevés sur le cordon dunaire sont déversés dans des trémies filtrantes. Les plus petits, directement utilisables comme matériaux de construction, tombent dans des wagons qui attendent au pied du mur. Une ligne de chemin de fer a en effet été créée entre Tréguennec et Pont l'Abbé pour les transporter. Les autres galets, trop gros pour servir en l'état, sont stockés en arrière pour être broyés. Dans un 2ème temps, le chantier a été complété par un concasseur qui entre en service en 1944. Les effectifs atteignent alors 3 000 personnes travaillant nuit et jour, des « locaux » volontaires ou recrutés dans le cadre du STO, le Service du Travail Obligatoire, mais aussi des prisonniers russes et polonais.

Les chevaux réquisitionnés

Pour le transport de certains matériaux, l'occupant réquisitionnait par ailleurs des chevaux des fermes et leurs charrettes. A

la ferme de Kerscaven, il y en avait deux. « Et nous étions trois hommes, précise Denis Le Calvez. Mon père, âgé, mon frère Jacques qui se cachait car il était réfractaire au STO, et moi, le plus jeune. J'ai donc attelé le vieux cheval, comme ça on avançait tout doucement ! J'ai par exemple livré à Tréguennec des mottes de terre prélevées dans nos terrains. Les Allemands les mettaient sur les blockhaus pour qu'ils ne soient pas détectés lors des reconnaissances aériennes. J'ai transporté aussi des troncs de pins de Tronoën à la côte où ils étaient débités en piquets qui étaient plantés dans les champs pour empêcher l'atterrissage de planeurs. On venait également à la gare de Penmarc'h avec un autre gars de l'usine de Tréguennec chercher des sacs de ciment pour les aménagements intérieurs des blockhaus. Il y avait un soldat allemand qui contrôlait le chargement : pas plus de 20 sacs ! Mais on se débrouillait pour en mettre deux de plus qu'on balançait dans les champs sur le trajet et qui était récupérés par la suite. Et puis un jour, en arrivant, on a trouvé le soldat pendu dans sa cabane ! Est-ce que ses supérieurs avaient découvert la disparition de certains sacs, est-ce qu'il en avait eu marre de la guerre ? ».

Après le Débarquement en Normandie, les Allemands commencent à quitter le secteur pour se regrouper en centre

Bretagne ou dans la poche de Lorient. Pour transporter leurs armes et leur matériel, ils ont besoin à nouveau de charrettes et de chevaux. Ils réquisitionnent également le camion du mareyeur Jacob. « Avec mon frère nous sommes allés nous cacher avec nos chevaux dans les champs de mines du côté du menhir de Kerscaven, raconte Denis Le Calvez. Quand ils les avaient posées, nous avions aussitôt enlevés les détonateurs, nous savions donc qu'il n'y avait plus de danger. Jacob, lui, a simulé une panne quand il est arrivé devant la ferme et s'est enfui sur nos terrains qu'il connaissait très bien. Du coup, pas de chevaux, un camion en panne : de colère, les Allemands ont mis le feu au camion qui a explosé. Des figuiers plantés entre le véhicule et la ferme ont fait écran et ça a empêché le feu de se communiquer aux bâtiments ! »



Après la guerre, les deux chevaux de la ferme de Kerscaven ont repris du service dans les champs, ici avec les deux frères, Jacques et Denis, en août 1944 (photo déjà parue dans l'article « Penmarc'h côté campagne » publié dans notre n° 4 en avril 2006).

Deux prisonniers en fuite

Pendant qu'ils se cachaient jusqu'au départ de l'occupant, une surprise attendait les deux frères : « on a vu arriver deux prisonniers qui s'étaient échappés de Tréguennec, deux anciens membres de l'armée Vlassov. Après les camps, les Allemands les avaient amenés à l'usine à galets ».

Cette armée Vlassov avait été constituée par un général russe, au départ pour combattre aux côtés de la Wehrmacht contre le régime soviétique. Mais il y eut de nombreux déserteurs dans ses rangs et quand les Allemands les ont repris, ils ont été envoyés en stalags, puis pour certains, sur des chantiers comme celui de la baie d'Audierne.

« Ils nous ont dit qu'ils voulaient rejoindre la Résistance, alors le lendemain quand tout danger a été écarté, on les a accompagnés à la mairie où ils ont été bien accueillis ».

« Après la guerre, les deux hommes sont restés en France. Ils sont allés faire la récolte des betteraves en Brie. L'un d'eux y a rencontré une Picarde qu'il a épousée. L'autre, Sokourow, s'était déjà marié à une Bretonne du Nord-Finistère qui l'a accompagné là-bas. Le couple est ensuite revenu à Penmarc'h et le mari a travaillé un moment à la forge de Jean-Louis Seven père, puis ils sont repartis, on ne savait pas où. Des années plus tard, en livrant du gaz, je me retrouve nez à nez avec lui ! Il avait cessé de travailler et il avait décidé de s'installer définitivement ici avec son épouse ».

Caucasien mais breton de coeur

Francine, la veuve de Mouradine Sokourow (il avait « francisé » son prénom en « Michel ») a aujourd'hui 91 ans. Elle vit toujours à Penmarc'h, ainsi que deux de ses fils. Elle a accepté de nous confier quelques souvenirs de son époux décédé en 1991.

« Mon mari était né en 1918. Il était Caucasiens, son pays faisait partie de l'Union Soviétique, mais il avait du mal à supporter les Russes. Après la guerre, ils sont venus lui proposer de rentrer là-bas et moi, je devais le suivre avec nos enfants. Je ne voulais pas et il a refusé. Ils lui ont dit que s'il changeait d'avis, il serait le bienvenu. On y est allé tous les deux, des années plus tard. On est resté un mois ; il était temps qu'on rentre : j'avais maigri, il n'y avait rien à manger ! »

« Il était la gentillesse même. On a eu sept enfants, ils aimaient leur père et il les aimait. Au début, on avait acheté une maison à Saint-Guérolé, mais pour les enfants, il n'y avait que Paris ! Alors on a vendu la maison et on est parti là-bas. Il a travaillé sur les câbles électriques. Mais il était malade du coeur, alors il a fallu qu'il arrête et il a décidé de revenir en Bretagne. Moi j'aurais préféré rester à Paris, mais lui, il avait tous ses copains à Saint-Guérolé. On a d'abord habité à Pont l'Abbé, puis on a construit à Penmarc'h. C'est là qu'il a retrouvé Denis Le Calvez ».



Michel Sokourow participait à la vie locale. Sur cette photo, il tient fièrement la coupe gagnée lors d'un concours de pêche.

Usine fermée en 1948

L'extraction effectuée sous l'occupation représente 500 000 m³ de galets prélevés

sur dix kilomètres de cordon dunaire et l'emprise de la dune s'est retrouvée considérablement réduite.

Après la Libération, la reconstruction des villes détruites nécessite des quantités importantes de matériaux que les carrières ne sont pas en mesure de fournir. Les deux tiers du stock de galets constitué par les Allemands ayant été utilisés, l'administration se trouve face à un choix : arrêter le chantier et démonter l'installation après épuisement du stock ou au contraire poursuivre le concassage en recourant à de nouvelles extractions (les besoins sont estimés à 80 000 m³). Consulté, le service maritime estime que la dune a déjà été dangereusement fragilisée et que tout nouveau prélèvement serait susceptible d'entraîner la submersion des terres riveraines. L'exploitation s'arrête donc fin 1947. Lors des grandes marées de février 1948 le cordon dunaire s'effondre sur 2 km entre l'usine et l'étang de Trunvel et l'administration ferme officiellement le site quelques jours plus tard. Les Domaines vendent les installations aux enchères en octobre 1949. Achetées par une société privée, elles seront encore utilisées jusqu'au début des années 70 pour traiter les minéraux extraits d'une carrière voisine.

Mais aujourd'hui, le « Mur des Allemands », lui, se dresse toujours en témoin de l'Histoire.

Pierre PORTAIS

Sources

Outre les témoignages de Denis Le Calvez et de Francine Sokourow, nous avons trouvé certains compléments d'information dans un ancien article publié dans Le Télégramme à partir du récit d'Alain Le Berre, « historien amateur » sous le titre « À Tréguennec, les galets valaient de l'or ». Merci à Alexandre Le Cléach qui nous l'a communiqué.